

## Jean-François Zamora

### Les « dits agnostiques » de la psychanalyse \*

« Ce ne sont certes pas les systèmes à penser qui manquent [...] mais où voit-on que la vie, notre vie, ait jamais été affectée par ces systèmes ? »

A. Artaud <sup>1</sup>

Je vous remercie tout d'abord très chaleureusement de cette invitation à venir parler avec vous, d'abord pour l'intérêt du sujet proposé, mais également parce que ça fait un bien fou de sortir de son champ classique d'intervention. C'est un bonheur que de tenter d'émettre quelques résonances à des oreilles autres que celles déjà toutes badigeonnées de discours psychanalytique. Ce plaisir lié à une forme d'extraterritorialité n'est d'ailleurs pas sans lien, me semble-t-il, avec la question même autour de laquelle nous nous retrouvons : « Challenging categories » – catégories assignées, peut-on dire ? Parce qu'une autre donnée de notre hétérotopie langagière, c'est que je parle et comprends très mal la langue de Shakespeare ! Un comble dans un colloque d'anglicistes, mais peut-être, et on y reviendra, le bilinguisme présente-t-il au contraire un intérêt très précis pour la question ici posée : la rigueur et les efforts de précision qu'exige la traduction – comme d'ailleurs l'évocation de concepts, si ce n'est inconnus, du moins inhabituels – la rendent sans doute paradoxalement plus fiable que l'apparente compréhension partagée au sein d'une communauté de travail. En soi, la parole, en effet, se marque d'être un instrument de transmission tant incommode qu'insuffisant ; un vrai fléau, de la colle, disait Lacan. Pourtant, nous n'allons faire que ça, parler ! Mais quand on reste dans un champ donné, dans l'*entre-soi*, cet inconvénient se double d'user des mêmes références, d'utiliser le même vocabulaire, peu ou prou rigidifié en *doxa* ; souvent, dans nos rangs, les débuts d'enseignements se marquent d'abord d'essayer d'acquérir le lexique, qu'un usage maladroit retourne alors vite en jargonage. Parfois, cela perdure... Nous sommes tous pris dans ces effets qui dépassent chacun d'entre nous, et dans tous

les groupes, quand l'un parle, c'est souvent la *doxa* de groupe qui s'entend ; difficile d'avoir une parole à la fois singulière et néanmoins partageable.

### La logique du signifiant et ses effets

Cela étant avancé, je vais quand même tenter de vous parler un peu de psychanalyse. Comme je ne vous connais pas, en tant que public à qui je m'adresse, je vais partir du postulat d'un caractère hétéroclite quant à votre familiarité avec le monde, les notions, les concepts, les catégories donc, de la psychanalyse. En fait, c'est plutôt par la façon dont je vais me hasarder à frayer mon chemin sur ce sujet que je vais tenter d'amener quelques échos issus de mon champ. Si je peux m'y risquer, c'est du fait que la position de l'analyste est nécessairement double. Il y a celui qui soutient l'acte analytique dans les cures, mais de cette place-là, rien à dire ! Le discours psychanalytique n'est pas une théorie, il ne fournit pas une conception du monde. Lacan a pu dire qu'il « n'enseigne rien <sup>2</sup> » ; n'ayant pas matière d'universel, il n'est pas matière d'enseignement. La psychanalyse, ses élaborations théoriques et cliniques ne sont que la résultante d'une certaine pratique. Le lien spécifique mis en place dans le dispositif ne s'accorde pas avec son enseignement, dès que l'on enseigne sur ce lieu, on en sort : autrement dit, pas de métadiscours. C'est d'ailleurs une difficulté majeure, et Freud d'abord, puis Lacan tout particulièrement se sont échinés à tenter d'inventer un cadre permettant des modalités de transmission de la psychanalyse. Donc c'est d'un lieu autre, de celui où il revient aussi au psychanalyste de penser la psychanalyse – pas seulement celle des cures qu'il mène, mais la psychanalyse elle-même, dans son unicité comme dispositif original et selon sa place dans la cité –, que l'on peut essayer d'articuler quelques petites choses autour de la question qui nous réunit.

La psychanalyse est centrée sur la question du langage, mais d'une façon singulière, par l'entrée du jeu des signifiants, jeu qui « glisse au sens [...] à la manière d'un dérapage <sup>3</sup> » du fait qu'aucune signification n'est assurée en soi. En effet, les formations de l'inconscient types ont allure de ratages, de bévues : lapsus, actes manqués, oublis, mots d'esprit. Animal marqué par le langage à son point de fondement, le néologisme *parlêtre* souligne que nous ne prenons consistance d'être que de la parole : ce n'est pas que la langue fasse partie de notre monde, mais c'est plutôt la langue qui soutient notre monde de bout en bout. Le mot d'être n'a aucun sens en dehors du langage. Le monde, soit ce qu'on appelle la réalité, n'est que fait de langage, opposé en cela à toute velléité existentialiste. Il est vérifiable que l'on peut tous, dans nos vies quotidiennes, mesurer régulièrement combien chacun vit dans sa propre bulle, plus ou moins étanche,

poreuse ou hermétique. La psychanalyse pour sa part – et en cela elle se démarque de toute philosophie, religion ou politique, toutes constructions de la réalité humaine – ne draine aucune représentation du monde, aucune vision. Cela est sans doute bien regrettable : « Une *Weltanschauung* (terme allemand dont la traduction soulève sans doute des difficultés) est une construction intellectuelle qui résout, de façon homogène, tous les problèmes de notre existence à partir d'une hypothèse qui commande le tout, où, par conséquent, aucun problème ne reste ouvert, et où tout ce à quoi nous nous intéressons trouve sa place déterminée. Il est aisé de comprendre qu'une telle *Weltanschauung* fait partie des désirs idéaux des hommes. Si l'on y croit, on peut se sentir assuré dans la vie, savoir ce vers quoi on doit tendre, comment on peut placer de façon la plus appropriée ses affects et ses intérêts <sup>4</sup>. » La psychanalyse *a contrario* souligne que ce qu'on s'imagine être sensible, intuitif, observable, est plutôt et essentiellement lié au fait que le regard est vraiment une passion de l'homme. La parole aussi, mais on s'en aperçoit moins, croyant savoir ce que parler veut dire, et même parfois ce qu'il convient d'entendre par dire ! Chaque fois que nous résistons à entendre les mots pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire des mots, et que nous les prenons pour la chose qu'ils relatent, qu'elle soit somatique ou événementielle, c'est une résistance à la démarche psychanalytique que nous manifestons.

L'idée est tenace que l'observation du monde, les données sensibles seraient identifiées à ce qui est. Nous avons pourtant toutes les preuves que c'est une grande illusion, source d'innombrables erreurs. C'est même un délire, avance Lacan, « délire sans doute commun, qui constitue ce qu'on appelle le bon sens, soit la chose du monde la plus répandue, et il faut bien le dire, la plus bête <sup>5</sup>. » À l'inverse, les élucubrations scientifiques, détournées des évidences premières, aboutissent à des choses très étranges, qui n'ont absolument rien à faire avec le bon sens. L'avènement de la physique moderne, depuis la rupture galiléenne, a cessé de partir des causes finales pour expliquer les événements, et accepté l'idée que les lois, physiques en l'occurrence, peuvent contredire l'observation. L'espace-temps d'Einstein ne tombe pas sous le sens, de même que la physique quantique, contre-intuitive par excellence, en complète rupture avec les concepts familiers et ledit sens commun – sous condition d'un formalisme mathématique ardu. Alors, nous ne sommes pas physiciens ni mathématiciens, mais ce qui nous intéresse au plus près dans ces échanges, en tant que psychanalystes, est l'illustration et la mise en acte de la puissance du signifiant, dont la concentration est ici telle qu'une part de ce monde finit par simplement s'écrire dans une formule mathématique. Même si ça reste

toujours contaminé par quelque chose qui fait que l'on peut penser savoir, comprendre, faire sens, « la mathématique démontre vraiment quel est le point de l'usage du signifiant <sup>6</sup> » ; ce qui a poussé Lacan à une certaine mathématisation au cœur même de la psychanalyse.

Car la pratique de la psychanalyse montre aussi le caractère radical de l'incidence signifiante dans la constitution du monde, cette bulle de rêve éveillé que l'on appelle réalité. Nous sommes dans le langage sans être en mesure de dire pourquoi ni comment ça a commencé ; aporie des origines ! Mais la linguistique a pu avancer certaines choses en se débarrassant du préjugé qu'il serait essentiel que ça ait un sens, et en se centrant sur le signifiant en tant que tel. Notre clinique quotidienne nous démontre également que c'est dans le signifié plutôt que dans les effets de signification, que la trouvaille, l'interprétation, est susceptible d'avoir quelque effet. Ces considérations ont à faire avec la psychanalyse de la façon la plus étroite, car si on ne part pas de ce niveau de considération, on ne ferait rien de plus dans une expérience psychanalytique que de la psychothérapie. Freud le premier marqua une intransigeance indéfectible à cet endroit : « Celui qui parmi nos semblables, est insatisfait de cet état de choses, celui qui demande plus pour son apaisement immédiat, n'a qu'à se le procurer là où il le trouve. Nous ne lui en tiendrons pas rigueur, nous ne pouvons pas l'aider, mais nous ne pouvons pas non plus, à cause de lui, penser différemment <sup>7</sup>. »

### L'inconscient freudien : ça parle !

Le sujet qui intéresse la psychanalyse va beaucoup plus loin que ce dont quiconque est conscient ; c'est la découverte de Freud, toute une part des effets du signifiant échappe au sujet. Freud a démontré que la névrose est strictement insérée dans une faille qu'il désigne parfaitement, qu'il appelle sexualité, dont il parle d'une manière particulièrement claire, comme ce dans quoi le *parlêtre* n'est pas du tout à son aise. La littérature ne dit que ça, sur tous les tons ! Ça a beaucoup choqué en son temps, et je crois que si c'est moins le cas aujourd'hui, ça n'est pas qu'on en serait « libéré » – la fameuse libération sexuelle – ni plus au clair, c'est surtout parce que ça a été pas mal recouvert ; il n'est qu'à relire les *Trois essais sur la sexualité infantile* pour en redécouvrir le choc de la teneur et du ton, particulièrement déterminés. Seulement, il a suffi qu'il en parle pour que tout le monde croie que c'était pour résoudre la question, ce qui supposerait que Freud ait l'idée de l'accord sexuel ! Pour vérifier le contraire et faire mine de l'expliquer, nul besoin d'aller chercher dans sa biographie, tel qu'on rétrécit toujours la question. Freud a dépeint la sexualité, et on a

voulu supposer qu'il savait ce que « sexualité » voulait dire, alors qu'il nous explique le contraire : il ne le sait pas. C'est même la raison de cet insu qui lui a fait découvrir l'inconscient, en s'apercevant que les effets du langage jouent à cette place où le mot « sexualité » pourrait avoir un sens.

L'Œdipe freudien, comme catégorie historique de la psychanalyse, est maintenant dans toutes les bouches, passé à la culture, comme on dit, et à commencer par celles des analysants, qui dès qu'ils évoquent père et mère en séance, nous expliquent que c'est leur Œdipe. C'est ce qui s'en est vulgarisé le plus aisément, parfois d'ailleurs pour en dénoncer ou affronter l'abord normatif. Que la fonction de l'Œdipe dans la pensée freudienne soit normative ne fait pas de doute, quoiqu'elle ne soit pas si simple, trop souvent réduite à l'*historiole* qui se concocte dans le trio de la famille conjugale, papa maman enfant. C'est oublier que dans les deux textes auxquels Freud tenait le plus, *Totem et tabou* et *Moïse et le monothéisme* – certes un mythe et une élucubration historique –, « ce qui était en question n'était pas seulement la sexuation conforme, le devenir homme ou femme de l'enfant selon son sexe, mais rien de moins que la possibilité même, pour tous, du lien social et de la Loi qui le conditionne en assurant la séparation d'avec l'objet primordial qu'est la mère <sup>8</sup>. » Là c'est le champ clinique, et pour le dire, psychopathologique, les désordres de la vie psychique, qui sont convoqués, prenant le pas sur toute considération sociétale. Par contre, cette césure a ouvert à ce qui par Lacan a été traduit d'imaginaire – à différencier de l'imagination –, non comme une donnée de moindre importance, mais comme une des consistances du réel, avec pour troisième larron le symbolique, sans que nulle de ces dimensions ne prédomine sur les autres ; c'est seulement la manière de leur nouage qui importe dans les effets qu'il contraint.

Si notre période est bavarde, on constate dans le même temps plutôt une raréfaction en ce qui concerne les effets de la parole. Lacan disait déjà en son temps que la parole actuelle, à la mode, a « tendance à s'aligner au plus plat niveau de la communication <sup>9</sup> » ; tout un chacun aujourd'hui est enjoint à commenter, bavarder, papoter, échanger, s'exprimer, débattre, faire du bruit avec la bouche. Cause toujours... Or ce qui est frappant, c'est que ce qu'on peut faire bouger quand on est analyste – car il arrive que rencontrer un psychanalyste ait des effets, que l'on puisse en sortir disons plus ou moins détordu... –, on le fait bouger dans un mode d'expérience qui a pour support uniquement la parole. Mais fort heureusement, ce n'est pas avec la parole de l'analyste ! Car même si cela arrive de temps en temps avec ce qu'on appelle ses interprétations, sa parole, rare, se marque tout particulièrement de ne relever ni d'intervention enseignante, ni de

prédication, toujours peu ou prou bourrages de crâne... Un analyste ne se pose pas dans cette position et n'assène pas de principes moraux ni ses propres conceptions du monde ; un analysant, avant tout, ça laisse parler son analysant ! Il ne faut pas s'imaginer que c'est l'analyste qui analyse, mais c'est celui qui est en demande dans l'analyse qui est l'élément actif, méritant ainsi l'appellation d'analysant. L'analyste, quant à lui, sa fonction est ailleurs.

Petit détour sur notre thème : les interprétations de l'analyste ne portent pas sur le savoir théorisé, elles ne donnent pas en pâture les catégories de la compréhension issues des constructions de sa théorie ; c'est bien là d'ailleurs ce qui est si souvent reproché au silence, malentendu, du psychanalyste. Lacan s'explique : « Faire intervenir un élément qui ne s'inscrit pas dans la structuration symbolique du sujet, précipiter par la parole, dans le plan symbolique, un certain rapport de substitution imaginaire à ce qui est à ce moment-là vécu par le sujet d'une façon toute différente, c'est déjà lui donner la sanction d'une organisation, et l'introduire à une sorte de légitimité <sup>10</sup>. » Autrement dit, ce serait viser une normalisation, contraindre le sujet analysant à se loger dans des cases préétablies – *challenging categories* – quand justement son symptôme déjà s'évertue à trouver une autre voie, à déroger à ce chemin tracé. Intervenir dans le registre du sens, énoncer littéralement certains aboutissements des élaborations théoriques, ne peut être légitime comme tel que si passé effectivement au niveau de l'inconscient. Les concepts et catégories, même les énoncés diagnostiques, n'ont de fonction éventuelle que pour les analystes, sur un plan théorique, comme articulation de ce qui s'est passé. En termes cliniques, les effets de leur énonciation seraient au mieux nuls car non advenus, au pire dévastateurs et source de rupture.

Donc, faire parler quelqu'un selon la règle analytique instituée dans le dispositif, qui ne se fait qu'avec cet appareil nommé signifiant, ça peut avoir des effets. C'est avec la langue que l'on habite, dans la parole et le langage, que se produit tout le remue-ménage grâce à quoi la domination de l'image n'est pas tout à fait prévalente. Ce qui a tout changé, dans le rapport au langage, c'est l'irruption de la remarque freudienne, s'apercevant que ça va tout seul, qu'on n'a nul besoin d'y être acteur pour que ça fonctionne : l'inconscient, ça parle ! Qui plus est, Freud a découvert que dans le moindre acte de parole, est impliquée une jouissance. C'est ça dont il s'agit dans l'analyse, et c'est là que porte l'intervention de l'analyste. « Tant que ce qui se jouit, là, à portée de son oreille, tant que ce qui se jouit ne passe pas, en un instant fugace, à une portée telle qu'il puisse faire en sorte que s'en aperçoive celui qui est là à suer, à travailler le sujet qu'il est

lui-même, tant qu'il n'y a pas cette petite ouverture qui permette de faire apercevoir [...] à l'analysant ce qui se jouit dans sa parole, on fait mieux de se tenir tranquille. Et c'est pour ça que les analystes ont en somme cette plutôt belle règle de conduite : la plupart du temps, ils la ferment <sup>11</sup>. »

### Place du savoir : une théorie pour la *praxis*

La pratique et la clinique psychanalytiques, ce n'est pas la psychiatrie, ni la psychologie. Le savoir ne se situe pas au même lieu et n'y occupe pas la même fonction. La psychanalyse n'est pas une science, bien que Lacan ait espéré durant un moment que ça en soit une. Mais on peut en revanche attendre de l'analyste, pour penser la psychanalyse, qu'il se rapproche de l'esprit scientifique. Chacun s'y est employé : la rigueur des constructions de Freud, dans un idéal de science, en est un trait caractéristique, tandis que les usages linguistiques et mathématiques de Lacan sont passés à la postérité. Ces emprunts – Lacan évoquait ce qu'il ironisait de sa *linguistique*, tandis que le terme de *mathème* permettait de conjoindre une référence aux mythes de son ami Lévi-Strauss à une distance d'humilité d'avec le champ strictement mathématique – marquent le passage d'une connaissance intuitive et réflexive au temps de l'explication scientifique. Son écriture plus exactement y est visée, et ce malgré les sarcasmes de tous ceux qui pensaient que rien ne peut surpasser une connaissance compréhensive de l'homme. Le langage, les langues s'en sont trouvés modifiés : la connaissance scientifique et sa transmission ont besoin d'utiliser des éléments à définition sans équivoque et des relations à portée exactement définie, ce dont les mathématiques fournissent le langage. Dégager une loi dite naturelle, c'est dégager une formule signifiante pure. Cette nécessité, dans le champ de la psychanalyse, est celle d'un outil, de construction clinique, théorique et de transmission. La formalisation mathématique ne dispense pas de la connaissance des faits, mais par sa manière de les cerner et de les exprimer plus précisément, elle permet leur animation ; dialectique des faits à leur expression et de l'expression aux faits.

Nous avons noté l'insuffisance structurale de notre unique recours, le langage. Ce que Lacan va élever au rang de concept, *lalangue*, sait cette insuffisance. Quelque chose manque au langage, quelque chose qui ne peut que se *mi-dire*, qui ne tombe pas dans l'escarcelle du savoir, mais au contraire le troue. Faire avec ce qui ne passe ni au mot ni à l'image, donner forme à l'informe de cette expérience singulière, est une tâche autant impossible que nécessaire ; cet impossible consonne avec la recherche et les avancées du langage mathématique, qui ne cesse pas de ne pas s'écrire. Question de *dé-sens* quand tout pousse au sens, et chacun, en place de

psychanalyste, doit inventer les moyens pour prendre en charge cette hypothèse et lui donner chair. La dimension structurale de la clinique est quelque chose d'irréductible à l'examen, elle est « ce qui ne s'apprend pas de la pratique <sup>12</sup> ». La clinique psychanalytique n'est pas seulement une sémiologie mais également un savoir nouveau qui va se déposer dans l'écrit de sa mise en forme. Se régler sur le cas, au cas par cas, c'est donc à la fois se mettre à distance du savoir su et saisir ce qui du cas peut nous enseigner au-delà du particulier, soutenant une élaboration de savoir qui permette le maintien et le renouvellement de l'expérience analytique. Cette ligne de crête, sur laquelle funambulent *praxis* et théorie, permet de soutenir que la préséance de la singularité reste compatible avec l'exigence de rigueur scientifique, qu'il importe de maintenir comme s'y sont appliqués Freud et Lacan. Le savoir acquis – ce qu'il faudrait porter à un « minimum mathématisable <sup>13</sup> » – et le désir de savoir, nouveau, sont tous deux nécessaires à la survie de la psychanalyse, dans une conjonction dialectique qui permette le vif de chaque expérience, unique.

C'est un effet de la structure même du langage que de fossiliser la langue, dont l'usage produit irrémédiablement un effet de mortification. « Toutes les délectations verbales des locuteurs qui s'y sont déposées s'y refroidissent aussitôt entrées dans le dictionnaire. Ce pourquoi Lacan disait qu'une langue dite vivante [...] est néanmoins une langue morte <sup>14</sup>. » Toute trouvaille de *lalangue* glisse logiquement vers la fixité d'un savoir référentiel, dont le risque est de mettre à la commande le savoir en place d'agent, sous la congélation d'un discours prétendu savant – dit de l'universitaire dans les quatre discours établis par Lacan. Ce dévoiement mène à un discours préétabli où, clé en main, le clinicien pourrait s'y croire de faire aboyer le concept de chien. La nosographie psychiatrique actuelle s'y emploie, dans la série des *DSM* toujours plus chichement descriptifs, et pourtant porteurs d'une pseudo-autorité aux conséquences multiples – faux effets d'autorité mais vrais effets de pouvoir !

Pourtant, en psychiatrie plus qu'ailleurs, toute approche diagnostique ne peut avoir de pertinence qu'en prenant en compte les dynamiques évolutives et les effets d'après coup, sans chercher à prophétiser ou enclorre. Il s'agit toujours d'intégrer cette évaluation au sein même du processus thérapeutique, dans une démarche d'appropriation des symptômes. Cet engagement doit pour cela échapper à la prégnance négative de la nosographie, c'est une désidentification aux diagnostics qu'il faudrait viser ; on en est loin ! Pourtant, la question du débat est particulièrement importante en psychiatrie puisque le diagnostic y a toujours une part subjective devant laquelle il ne faut pas reculer ; cela ne relève pas d'un défaut de la pensée

ou d'une insuffisance théorique, mais concerne la part du sujet, celle-là même que le principe hégémonique actuel soi-disant a-théorique voudrait forclore. Le symptôme s'inscrit dans une relation où le thérapeute joue sa partie : « Si le clinicien [...] qui présente ne sait pas qu'une moitié de symptôme [...], c'est lui qui en a la charge, qu'il n'y a pas de présentation de malade mais dialogue de deux personnes, et que sans cette seconde personne, il n'y aurait pas de symptôme achevé, il est condamné [...] à laisser la clinique psychiatrique dans les voies d'où la doctrine freudienne devrait l'avoir sortie <sup>15</sup>. » Le psychanalyste paye de sa capacité à s'abstenir quant à sa propre subjectivité ; par un certain effacement du savoir référentiel, dans l'aptitude à se soumettre aux positions subjectives de celui qu'il écoute, il met en jeu son propre rapport au langage et à la psychanalyse. Tout en puisant dans le corpus référent, les « dits agnostiques », tels qu'avancés par Lacan, ouvrent la clinique en alimentant son réservoir libidinal et en débouchant la potentialité d'un espace de création. Ils produisent un effet de subversion qui déjoue la prétention à nommer la cause, « dire ce qu'il y a », mais vise à nommer l'effet du langage répondant au trou structurel. Dans le dispositif analytique, occuper cette place, dans le semblant nécessaire qui lui est accolé, ne s'y entend qu'au titre de *sujet supposé savoir*. Place de semblant certes, mais dont l'opérativité prend toute sa fonction, leurre dont les effets sont bien effectifs ; en revanche, à y croire, l'analyste en deviendrait imbécile. Ça arrive...

### Présentations cliniques et diagnostics

En illustration de ces quelques éléments, je vais évoquer cette pratique particulière dite « présentation de malades », issue du champ médical. Le XIX<sup>e</sup> siècle fut une période d'activité intense pour les aliénistes, dont Charcot est devenu un emblème. Désignée comme le temps de la psychiatrie d'observation, la méthode dite anatomoclinique liait alors un symptôme à une lésion qu'il s'agissait de localiser. Cet essor médical fut très prolifique, et permit, entre autres, la sortie de l'hystérie du domaine de la possession ou de la sorcellerie, où le bûcher jusqu'alors faisait régulièrement office de « remède ». Bête noire de la médecine, elle n'avait de cesse en effet que d'échapper à tout enfermement dans une catégorie ou une classification : le polymorphisme de ses symptômes l'amenait toujours hors des certitudes nosographiques. Et la toute-puissance du « voir et ordonner <sup>16</sup> », méthode alors essentielle, y fut également prise en défaut, d'où une amplification de l'intérêt pour ces grandes hystériques de l'époque, dont la richesse de variété des symptômes répondait avec outrance aux sollicitations du *voir* psychiatrique. Ce dispositif était alors empreint d'une impunité de scientificité,

évidence spectaculaire porteuse de vérité, d'attestation et de certification. D'ailleurs, ces présentations eurent un grand succès populaire, attirant nombre de curieux ; le courant littéraire dit du roman psychologique en sera un effet. Zola, assistant régulier des présentations de Magnan, en tirera littéralement la description du *delirium* de Lantier dans *L'Assommoir* (1877). Des années plus tard, ce seront les surréalistes Breton et Eluard qui s'inspireront des présentations de Georges Dumas à Sainte-Anne pour leur création poétique de *L'Immaculée Conception* (1930). Les conséquences de ce succès et de cette extension du public ne tardent pas, suscitant tout un courant d'indignation. Une « exhibition des fous » est dénoncée dans une campagne du *Figaro*, aboutissant à un arrêté préfectoral d'interdiction en 1873, au nom de la défense de la dignité des patients.

Reprenant à son compte cet exercice périlleux, Lacan va en infléchir la pratique et lui donner ses véritables lettres de noblesse. D'un savoir vertical, présenté comme pierre angulaire du pouvoir psychiatrique et médical, et où, selon le terme de Foucault, la présentation institue à travers elle le médecin comme « maître de vérité <sup>17</sup> », Lacan opère une translation bousculant cette verticalité jusqu'à une horizontalité où patient et médecin se retrouvent à égalité, du même côté du mur du langage. Porteur non d'un savoir préalable et institué, mais d'un non-savoir fondateur, au médecin de ne pas croire qu'il sait quand il croit comprendre. « Si vous comprenez, tant mieux, gardez-le pour vous », dit Lacan, « l'important n'est pas de comprendre, l'important est d'atteindre le vrai <sup>18</sup>. » Cet effort souligne la difficulté à se déprendre des catégories nosologiques et métaphysiques de la médecine, contradictoires avec la reconnaissance du *parlêtre*. La compréhension est un leurre pour le praticien, qui ne comprend jamais qu'à partir de ses déterminants propres, ses catégories, modalité projective du refoulement, tout particulièrement manifeste lorsque le patient se met à inciter l'autre à la compréhension : « Vous voyez ce que je veux dire ! » C'est toujours pour vous envoyer ailleurs que là où il s'agit d'aller, prévient Lacan. L'attention qu'il porte au malade se caractérise au contraire par une sorte de lenteur à comprendre, soutenant ainsi une position énonciative : « Soumission entière, même si elle est avertie, aux positions proprement subjectives du malade, positions qu'on force trop souvent à les réduire dans le dialogue au processus morbide, renforçant alors la difficulté de les pénétrer d'une réticence provoquée non sans fondement chez le sujet <sup>19</sup>. » Cela prend parfois un petit caractère comique, comme avec cette femme aux prises avec des agents secrets :

Lacan : Est-ce que je fais partie des agents secrets ?

F : Non.

L : Comment pouvez-vous en être sûre ?

F : Je ne sais pas. Je pensais pas que vous auriez consacré tant de temps si vous saviez, si vous étiez agent secret.

L : Vous sentez que vous me mettez dans l'embarras... Je suis un peu bête. Je devrais déjà être au courant.

Plutôt qu'à une classification à effet « étiquettes des tiroirs [confondues] avec le fruit de la science <sup>20</sup> », c'est à la précision d'un repérage dans la structure que Lacan exerce plus spécifiquement son talent. Il utilise pour cela une énonciation très claire relevant de la parole courante, qui a pour effet de susciter une poursuite de l'élaboration, ouvrant à une mobilité dégagée de l'effet d'un coinçage catégoriel. Le mouvement, en torsion mœbienne, prend un premier appui sur la doxa référente, puis, avant que le sens ne prenne son effet de fixation, il se trouve suspendu et se retourne en question qui met en cause la référence de départ. Son style fait la part belle à la « docte ignorance » chère à Nicolas de Cues, laquelle consiste à commencer par une position de non-savoir avertie. « Votre médecin m'a dit que... Vous allez m'expliquer ce qui vous arrive, parce que moi, je n'y comprends rien. » Dans le fil de ce rejet de la compréhension, Lacan rappelle que le patient ne parle pas la même langue que lui, qu'il y a comme un bilinguisme, ce qui n'empêche justement pas l'exercice de la présentation du point de vue du psychanalyste. C'est dans ces termes que ce que Lacan dit alors chercher, c'est plutôt un mathème, parce que le mathème, lui, n'est pas bilingue. Pour qu'il y ait ce réglage sur l'au-delà de la parole, il faut que le sujet qui interroge soit lui-même réellement pris dans un travail de recherche effective, qu'il arrive à la présentation sans avoir renoncé à savoir mieux. Ce lieu clinique, fragile institutionnellement mais vivant, fait preuve d'une richesse de transmission et de recherche, d'élaboration, aux antipodes de la clinique pétrifiée, réductrice, étiolée jusqu'à en être transformée en un insipide catalogue d'affects, d'états comportementaux, d'humeur ou de conscience, dont le résultat ne peut être que ségrégatif.

Du côté du patient qui se prête à ce dispositif, la mise en scène « permet de donner à ses difficultés existentielles la dimension d'un drame auquel ses semblables sont intéressés. Cette relation de la souffrance de chacun à l'attention des autres constitue l'essence de ce qu'en psychanalyse on nomme symptôme <sup>21</sup> » : quelque chose qui se signale comme un savoir déjà là, à un sujet qui sait que ça le concerne, mais qui ne sait pas ce que c'est. « Voilà pourquoi la présence d'un public pendant l'entretien du patient avec l'analyste non seulement ne constitue pas un obstacle mais peut être même considérée comme un élément essentiel du dispositif <sup>22</sup> », parfois identifié au chœur de la tragédie antique.

C'est au prix de cette structure ternaire que la psychanalyse peut isoler le lieu pour la possibilité d'un regard proprement clinique. L'objet de la présentation n'est pas de fournir un matériel de dossier, c'est un matériel d'interlocution, une rencontre à deux en présence d'un tiers ; on retrouve également cette structure au moment des commentaires faisant suite à la présentation. Plus qu'un diagnostic, ce qui est actualisé pendant et après l'entretien, c'est un pari, pour une structure et pour une évolution. Cette pratique a toujours eu un double but : assurer un enseignement mais aussi asseoir un diagnostic en provoquant un débat entre praticiens. Quand Lacan, dans les discussions faisant suite aux entretiens, dit quelque chose en termes diagnostiques – et il ne le fait pas toujours, bien que ce soit très attendu –, c'est à la fois sans reculer devant les terminologies et les nomenclatures du corpus psychiatrique en vigueur, et avec toujours quelque chose d'une suspension du sens, voire de son retournement. Petite illustration des échanges à la suite de la présentation : « On peut appeler ça une paraphrénie, et pourquoi pas l'épingler du qualificatif d'imaginative. [...] Ce serait rassurant que ce soit une maladie mentale typique. C'est la maladie mentale par excellence, l'excellence de la maladie mentale. Ce n'est pas une sérieuse maladie mentale repérable, ce n'est pas une de ces formes qui se retrouvent. Elle va faire nombre de ces fous normaux qui constituent notre ambiance <sup>23</sup>. »

### Conclusion

« L'être de l'homme non seulement ne peut être compris sans la folie mais il ne serait pas l'être de l'homme s'il ne portait en lui la folie comme limite de sa liberté <sup>24</sup>. » Se laisser ainsi enseigner porte en germe une production de savoir renouvelé. Certaines références à ses présentations sont explicites dans les écrits et les séminaires de Lacan, dignes de produire des paradigmes : « Comment est-ce que nous ne sentons pas tous que des paroles dont nous dépendons nous sont en quelque sorte imposées ? C'est bien en quoi ce qu'on appelle un malade va quelquefois plus loin que ce qu'on appelle un homme normal. La question est plutôt de savoir pourquoi est-ce qu'un homme normal, dit normal, ne s'aperçoit pas que la parole est un parasite, que la parole est un placage, que la parole est la forme de cancer dont l'être humain est affligé <sup>25</sup> » – Antonin Artaud également identifiait le langage à une infection du « civilisé [...], monstre chez qui s'est développée jusqu'à l'absurde cette faculté que nous avons de tirer des pensées de nos actes, au lieu d'identifier nos actes à nos pensées <sup>26</sup>. » Après les présentations, on retrouve bien souvent dans les séminaires des commentaires dont le caractère énigmatique est repris et élaboré ; repris

certes, élaboré aussi, mais, il faut bien le dire, de façon plus ou moins éclairante, car faisant régulièrement énigme à leur tour ! Ça n'est qu'à condition de travail, d'y mettre du sien, d'en payer le prix, que par le croisement de ces énigmes l'on peut aboutir à quelques lumières, de style d'ailleurs plutôt sporadique et fugace, en instants d'éclairs.

Si le langage mathématique, avec les espaces qu'il ouvre, s'est révélé particulièrement propice à vivifier la conceptualisation de la psychanalyse et la visée toujours plus précise de sa clinique, il reste toujours un inéliminable, réel irréductible à la saisie du concept. Du coup, « le truc analytique ne sera pas mathématique <sup>27</sup> ». Le psychanalyste ne peut faire mouche que s'il se tient à la hauteur de l'interprétation qu'opère déjà l'inconscient, structuré comme un langage. Encore faut-il ne pas réduire ce langage à une conception strictement linguistique ou le confondre avec son écriture mathématique. Il faut nécessairement lui ajouter la topologie de la poétique, en particulier sur le « champ de bataille » de la clinique. Cassant la linéarité de la langue, renversant une certaine autorité et son ordre établi, la poétique ouvre à une potentialité. La fonction poétique révèle que le langage n'est pas information mais résonance, matière liant son et sens : cette *motérialité* enserme non pas une signification mais un vide. À condition de l'écrire correctement, on peut dire alors, à la suite de Francis Ponge, que c'est bien la *réson* <sup>28</sup> qui guide l'acte du psychanalyste.

---

\* ↑ Version réduite d'une allocution au Colloque international « Challenging categories », UR CLIMAS 4196, université Bordeaux-Montaigne, 12-13 octobre 2023.

1. ↑ A. Artaud, *Le Théâtre et son double*, Paris, Gallimard, 1964, p. 12.

2. ↑ J. Lacan, « Lacan pour Vincennes – 22 octobre 1978 », *Ornicar ?*, n° 17-18, Paris, Navarin, 1979, p. 278.

3. ↑ Les données et les citations de ce paragraphe peuvent se retrouver dans « Discours de Jacques Lacan à l'Université de Milan, le 12 mai 1972 », <https://ecole-lacanienne.net/wp-content/uploads/2016/04/1972-05-12.pdf>

4. ↑ S. Freud, *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, (1933), Paris, Gallimard, 1984, p. 211-212.

5. ↑ « Discours de Jacques Lacan à l'Université de Milan, le 12 mai 1972 », art. cit.

6. ↑ *Ibid.*

7. ↑ S. Freud, *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, op. cit., p. 243.

8. ↑ C. Soler, *Lacan, lecteur de Joyce*, Paris, Puf, 2015, p. 201-202.
9. ↑ J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 271.
10. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, Paris, Le Seuil, 1994, p. 99.
11. ↑ « Discours de Jacques Lacan à l'Université de Milan, le 12 mai 1972 », art. cit.
12. ↑ J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 461.
13. ↑ J. Lacan, « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines, Yale University, Kanzer Seminar, 24 novembre 1975 », *Scilicet*, n° 6-7, Paris, Le Seuil, 1976, p. 27.
14. ↑ C. Soler, « Dé-fossiliser *lalangue* de la passe ? », *Wunsch*, n° 23, 2023, p. 37.
15. ↑ J. Lacan, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, séminaire inédit, leçon du 5 mai 1965.
16. ↑ G. Didi-Huberman, *Invention de l'hystérie, Charcot et l'iconographie photographique de la Salpêtrière*, Paris, éd. Macula, 2014 (6<sup>e</sup> édition).
17. ↑ M. Foucault, *Le Pouvoir psychiatrique, Cours au Collège de France, 1973-1974*, Paris, Gallimard, Le Seuil, 2003, p. 184-185.
18. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 59.
19. ↑ J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », dans *Écrits, op. cit.*, p. 534.
20. ↑ J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits, op. cit.*, p. 620.
21. ↑ B. Nominé, « Ne pas reculer devant la psychose. Les présentations de malades du docteur Lacan », <https://champlacanienfrance.net/old-files/private/Link/L10BNomine.pdf>
22. ↑ *Ibid.*
23. ↑ J. Lacan, « Huit présentations cliniques à Sainte-Anne », [https://www.valas.fr/IMG/pdf/9\\_j\\_l\\_acan\\_presentation\\_clinique\\_ix.pdf](https://www.valas.fr/IMG/pdf/9_j_l_acan_presentation_clinique_ix.pdf)
24. ↑ J. Lacan, « Propos sur la causalité psychique », dans *Écrits, op. cit.*, p. 176.
25. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 95.
26. ↑ A. Artaud, *Le Théâtre et son double, op. cit.*, p. 13.
27. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1999, p. 105.
28. ↑ Lacan reprend en 1966 cette écriture de Francis Ponge en note de bas de page de « Fonction et champ de la parole et du langage », art. cit., p. 322.